

SCEUR SOFIE HAMRING

LA VIE COMMUNAUTAIRE

Un trésor dans des vases d'argile

Traduit du suédois par Nolwenn Perron et Jeanne Tullberg

EdB

Chapitre 1

TOUT SUBSISTE EN LUI

Dans son roman *Le Grand Divorce entre le ciel et la terre*, C. S. Lewis décrit l'enfer comme une ville qui ne cesse de s'élargir parce que les hommes s'éloignent de plus en plus les uns des autres. « L'enfer, c'est les autres », écrivait Sartre dans *Huis Clos* – et c'est bien la logique du diable. *Dia-bolos* signifie en effet « celui qui divise ». Nous comprenons tous ce que Sartre a voulu dire. Nous sommes blessés et malades et ne parvenons plus à construire cette unité et cette communion que nous désirons pourtant plus que tout.

Communauté et appartenance constituent les besoins les plus profonds et les plus vitaux de l'Homme. Cela vient du fait que nous sommes créés à l'image de Dieu, un Dieu qui dans son essence est relation et communion entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il est « famille » ! Et dès le premier moment de notre existence, nous sommes en relation, liés organiquement non seulement à notre mère, mais aussi à notre père, par tous les gènes de nos cellules. Personne ne peut vivre sans racines, qu'elles soient physiques, sociales, culturelles ou spirituelles. Nous avons besoin d'environnements riches et

diversifiés où nous puissions échanger et être reconnus. Privés de relations sécurisantes où nous pourrions nous donner et recevoir, nous mourons – spirituellement mais aussi parfois physiquement. « Dégage, on ne te connaît pas ! », n'est-il pas le pire que nous puissions entendre ? Des mots qui peuvent nous tuer ? Au XIII^e siècle, le roi Frédéric II de Prusse réalisa une expérience avec des nourrissons pour déterminer quelle langue ils choisiraient en l'absence de toute influence extérieure²⁶. Il veilla à ce qu'on s'occupât d'eux, les vêtît et les nourrit, et leur assura de bonnes conditions d'hygiène, mais en insistant pour que personne ne leur adressât la parole. Or le roi ne sut jamais quelle « langue naturelle » s'était imposée à ces enfants, puisque tous moururent au bout de quelques années.

C'est que l'homme a besoin de communiquer pour survivre. L'enfer, n'en déplaise à Sartre, c'est moins d'être avec les autres que de se retrouver exclu, rejeté, enfermé en soi-même. *L'autre*, qui ouvre les portes de notre prison, c'est le Royaume des Cieux. Dieu – le Tout-Autre – est celui qui ouvre nos espaces les plus intimes.

L'homme a rarement été aussi seul et aussi déraciné qu'aujourd'hui. Il mise plus sur lui-même que sur la communauté, veut dominer les autres plutôt que de partager avec eux. Depuis la Renaissance, l'homme considère la liberté individuelle, le pouvoir et les biens matériels comme les buts suprêmes de sa vie. Ce qui a eu pour effet de le précipiter dans un vide et une solitude qui se font de plus en plus insupportables. La liberté à tout prix a divisé la société en atomes isolés, et cet individualisme à tous crins rend l'homme malade. Quand il a atteint tous les buts de sa vie et le sommet de sa carrière, qu'il a vécu tout ce qu'il est

26. Le roi parlait lui-même neuf langues, dont le latin, le grec, l'arabe, l'allemand, l'hébreu, le yiddish et le slave. Il pensait que les enfants choisiraient la langue « la plus pure », selon lui le latin ou le grec.

possible de vivre, l'homme se retrouve vide malgré tout et se demande : « Et alors ? C'est tout ? ».

Malgré la mondialisation et toutes les possibilités de contacts et d'échanges qu'elle permet, malgré le dialogue interreligieux, les droits de l'Homme, la parité et j'en passe, rien n'indique que nous ayons atteint un état d'unité universelle, de paix et d'harmonie sur terre. La guerre fait rage avec son cortège continu de génocides et d'épurations ethniques ; le terrorisme se propage avec des conséquences toujours plus épouvantables ; le fossé entre les riches et les pauvres s'élargit ; les liens familiaux s'affaiblissent et le déracinement s'étend comme une épidémie. L'humanité tout entière est comme une mayonnaise qui n'aurait pas pris. On a beau battre encore et encore, rien à faire, les ingrédients ne veulent pas s'homogénéiser.

Mais Jésus est mort « *afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés*²⁷ ». Le mot « église », du grec *ecclesia*, ne signifie rien d'autre que « l'assemblée », ceux que Jésus attire à lui quand il est élevé sur la Croix²⁸. C'est là son but : nous attirer à lui en une nouvelle communion.

Pour rattraper une mayonnaise, on recommence avec un jaune d'œuf auquel on ajoute, petit à petit, la mayonnaise tournée tout en battant vigoureusement. C'est la même chose avec l'humanité. C'est pour cela qu'il fallait un « nouvel Adam » en lequel « l'humanité tournée » puisse, pas à pas, être retravaillée en un nouvel assemblage harmonieux. « *Tout subsiste en lui. Il est aussi la tête du corps, la tête de l'Église*²⁹. » La dernière prière de ce nouvel Adam à son Père, avant d'entrer dans sa Passion, fut qu'ils soient un³⁰. En lui, par son corps transpercé et glorifié, s'élabore la communion

27. Jn 11, 52.

28. Cf. Jn 12, 32 : « *Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes.* »

29. Col 1, 17-18.

30. Cf. Jn 17, 22 sq.

à laquelle nous aspirons si profondément et si désespérément. C'est la raison d'être de l'Église. Elle nous élève à un autre niveau de notre existence.

Les premiers chrétiens avaient un tel sens de la communion de l'Église, *koinonia*, qu'ils pratiquaient un « communisme » strict.

« La multitude de ceux qui étaient devenus croyants avait un seul cœur et une seule âme ; et personne ne disait que ses biens lui appartenaient en propre, mais ils avaient tout en commun [...] et ils distribuaient en fonction des besoins de chacun »³¹.

Mais cet état utopique ne dura guère. Pierre et Paul tombèrent en désaccord. Paul et Barnabé se séparèrent. Après une période de grâces inouïes et de joie euphorique, divisions et fractions apparurent dans les jeunes assemblées. Certains appartenaient à Paul, d'autres à Apollos³². L'apôtre Jean relate un véritable schisme où les disciples mirent en doute sa propre autorité³³.

En outre, l'Église se sépara de ses racines juives et se mit à poursuivre ses frères aînés, la famille même de Jésus. Ce schisme dure depuis 2 000 ans et n'est pas encore terminé. Malgré la mort et la résurrection de Jésus, des germes de divisions demeurent. Le bon grain et l'ivraie poussent en chacun de nous et continueront à le faire jusqu'à la fin des temps. Celui qui rêve d'une Église parfaite où le péché et la division n'existent pas n'a qu'à faire comme dans le roman de C.S. Lewis et s'éloigner de plus en plus de tous les autres.

Partout où les hommes se regroupent, fussent-ils animés des meilleures intentions du monde et d'une même foi, ils se blessent inévitablement les uns les autres. On ne trouve nulle part des hommes parfaits, ni dans les monastères, ni dans les paroisses ni non plus dans la hiérarchie de

31. Ac 4, 32-35.

32. Cf. 1 Co 3, 4.

33. Cf. 1 Jn 2, 19.

l'Église. La première communauté de l'histoire, la cellule primitive formée par l'Église elle-même, fut celle que Jésus forma autour de lui en appelant ses premiers disciples. Parmi eux figuraient un traître et un voleur. Les autres se querellaient pour des questions de pouvoir et de prestige, et tous lâchèrent leur Seigneur au moment le plus décisif. Pourtant, Jésus avait passé une nuit entière à prier avant de choisir ces douze futurs meneurs d'hommes. Avec l'aide de l'Esprit Saint, il voulait choisir les plus aptes à cette mission. L'Église est comme « un vaisseau plein de mauvais passagers, qui semblent toujours sur le point de l'entraîner dans un naufrage³⁴ », selon le théologien Henri de Lubac. Voilà qui semble plutôt désespéré ! On aurait préféré que Jésus sélectionnât un cercle d'individus irréprochables. En fait, il choisit de faire confiance aux hommes tels qu'ils sont. Il n'a pas peur de s'associer avec eux. Et heureusement pour nous, car sinon, nous-mêmes n'aurions pas accès à son cercle intime.

Grande s'avère la tentation de sauter du bateau, de dire oui à Jésus, mais non à l'Église. Pour avoir la paix et se rassurer en se disant qu'on n'est pas comme tous les autres, avides de pouvoir, radins, mécréants et lâches. On devient alors comme le misanthrope qui juge toute l'humanité, comme s'il était lui-même d'une autre race. La communauté chrétienne nous arrache à cette illusion.

L'Église est tellement plus que sa surface rugueuse et balafmée. Tout comme Jésus est à la fois homme et Dieu, l'Église est à la fois humaine et divine. Elle est le corps du nouvel Adam. Jésus et ses disciples sont tellement unis en un seul corps que l'Église en devient le lieu terrestre où nous pouvons déjà participer à la communion interne de la Trinité. Ni l'amitié, ni l'amour, et encore moins quelque cercle social que ce soit, ne peut étancher en profondeur

34. Henri DE LUBAC, *Méditations sur l'Église*, Aubier, Paris, 1953, p. 86.

notre soif de communion. Rien de ce qu'a créé l'homme ne peut nous tirer de notre solitude. L'Église est la seule qui puisse répondre à notre aspiration la plus intime. Elle est « pleine de Trinité », répondant à notre besoin le plus profond d'appartenance et d'unité. La communion divine n'implique pas seulement l'union de chaque individu avec Dieu, mais aussi l'union de tous les hommes entre eux. En Jésus « *sont réunies toutes choses, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre*³⁵ ».

« Combien les hommes sont divers ! Le siècle, le climat, la culture, tout les sépare ; D'où la différence irréductible des problèmes, des soucis, des goûts, des modes d'expression. [...] La même nature dont ils participent tous n'empêche pas les hommes, par une sorte de fatalité, de se fuir et de se méconnaître. [...] Mais c'était compter sans l'Église. Car voici soudain la merveille : ceux qui paraissaient être le plus étrangers, ceux que tout devait éloigner sans remède, les voici soudain tout proches. Les voici frères, vibrant à l'unisson, répondant au même appel, communiant dans un même amour³⁶. »

Paul Claudel décrit le mystère de l'Église comme une *communio* où tous, sur la terre et au ciel, deviennent un seul corps dans le Seigneur :

« Nous ne disposons pas seulement de nos propres forces pour aimer, comprendre et servir Dieu, mais de tout à la fois, depuis la Vierge bénie à la cime de tous les cieux jusqu'à ce pauvre lépreux africain qui une sonnette à la main se sert d'une bouche à moitié pourrie pour exhaler les répons de la messe. Toute la création, visible et invisible, toute l'histoire, tout le passé, tout le présent et tout l'avenir, toute la nature, tout le trésor des Saints, multiplié par la Grâce, tout cela est à notre disposition, tout cela est notre prolongation

35. Ep 1, 10.

36. Henri DE LUBAC, *Méditations sur l'Église*, p. 42.

et notre prodigieux outillage. Tous les saints, tous les anges sont à nous. Nous pouvons nous servir de l'intelligence de saint Thomas, du bras de saint Michel et du cœur de Jeanne d'Arc et de Catherine de Sienne et de toutes ces ressources latentes que nous n'avons qu'à toucher pour qu'elles entrent en ébullition. [...] L'héroïsme des missionnaires, l'inspiration des docteurs, la générosité des martyrs, le génie des artistes, la prière enflammée des clarisses et des carmélites, c'est comme si c'était nous, c'est nous³⁷ ! ».

« À travers les déchirements qui sont le salaire du péché et la voie de la rédemption, le mystère de communion s'opère. L'Église, dans sa visibilité même, est ce noyau vital autour duquel viennent s'agglutiner, d'âge en âge, et par des conduites qui souvent nous échappent, tous ceux qui seront sauvés³⁸. »

Le paradoxe est que cette plénitude soit transmise au travers d'une communauté humaine marquée par le péché et qui, loin de nous procurer uniquement de la joie et une vie nouvelle, va aussi nous causer de la souffrance. Cette tension entre le parfait et l'imparfait ouvre le chemin de la Croix – le seul possible pour entrer en communauté, le seul possible pour prendre part à la vie du Christ.

À sa naissance, tout être humain appartient automatiquement à une forme de communauté : une famille, un clan, une tribu, un peuple et une culture. Vivre en communauté n'a rien de spécifiquement chrétien. L'amitié existait déjà avant le Christ. Aristote et Cicéron, pour ne citer qu'eux, ont d'ailleurs magnifiquement écrit sur ce sujet. Mais à partir du moment où nous disons croire en Jésus-Christ, quelque chose de nouveau va empreindre nos relations : nous sommes reliés à tous ceux qui croient en Lui et les considérons comme nos frères.

37. Paul Claudel *interroge le Cantique des Cantiques*, cité par Henri DE LUBAC, *Méditations sur l'Église*, p. 185.

38. Henri DE LUBAC, *Méditations sur l'Église*, p. 185.

« Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère³⁹. »

Voilà quelque chose de radicalement nouveau dans l'histoire du monde, quelque chose qu'on ne trouve nulle part ailleurs que dans la Bible. En croyant en Jésus-Christ, on devient frère et sœur de tous les croyants. Il n'y a plus d'étrangers.

« Il n'y a plus ni Juif ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus ni homme ni femme : car vous n'êtes tous qu'une personne dans le Christ Jésus⁴⁰. »

Le Manifeste du Parti Communiste évoque bien l'idée d'une fraternité universelle, mais les hommes y deviennent « camarades », ce qui n'est pas la même chose. On peut choisir ses amis et son cercle de relations, de même que ses associations, son parti et ses clubs, mais on ne choisit pas ses frères. On est clairement lié à eux. Cette dimension imprègne la communauté chrétienne, à la différence de n'importe quelle autre organisation collective ou parti.

À travers Jésus-Christ, Dieu cherche à transformer toute l'humanité en une grande famille. La nouvelle alliance en Jésus-Christ présente cette double dimension : il s'agit à la fois d'une alliance avec Dieu et d'une alliance avec tous les autres.

« Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres⁴¹. »

Cette nouvelle alliance prit immédiatement forme dans la première communauté de Jérusalem, où tous n'avaient « qu'un cœur et qu'une âme » :

39. Mt 12, 50.

40. Ga 3, 28.

41. Jn 13, 34.

« [Les croyants] étaient assidus à l'enseignement des Apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. [...] Tous les croyants vivaient ensemble, et ils avaient tout en commun ; ils vendaient leurs biens et leurs possessions, et ils en partageaient le produit entre tous en fonction des besoins de chacun. Chaque jour, d'un même cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple, ils rompaient le pain dans les maisons, ils prenaient leurs repas avec allégresse et simplicité de cœur⁴². »

Saint Benoît, fondateur du monachisme en Occident, s'inspira pour sa Règle de l'Église primitive décrite dans les Actes des Apôtres. Il voyait la vie monastique comme une église en miniature, une communauté où la division a pour but d'être surmontée. Tous les chrétiens sont appelés à créer de telles communautés, qu'il s'agisse de familles, de paroisses, de groupes de prière, de mouvements spirituels, etc. Vivre en communauté n'est pas une activité secondaire mais un témoignage en soi, une réalité qui montre ce que l'Évangile peut donner lorsqu'on le prend au sérieux, lorsqu'on l'incarne. Dieu est famille, et ce n'est qu'au sein d'une famille que l'on peut vivre avec Lui et L'annoncer à d'autres. Au travers des relations. Une communauté unie vaut tous les témoignages.

Aux temps de crise mondiale ou de décadence de l'Église, c'est justement de nouvelles formes de communautés qui ont souvent initié le renouveau. Est-ce un hasard si la naissance de saint Benoît coïncida avec la mort du dernier empereur romain ? Confronté à un monde en déliquescence, Benoît en entreprit la reconstruction – non en prêchant et en enseignant, mais en organisant la vie monastique. Il réunit des hommes pour une vie de prière et de travail en commun. C'est ainsi que s'édifia la civilisation européenne au cours des siècles suivants. Des moines comme saint Colomban (décédé en 615) ou Boniface (décédé en 755),

42. Ac 2, 42-46.

venus d'Angleterre, fondèrent toute une série de monastères sur le continent européen, notamment en Allemagne. Villes et villages se développèrent autour des abbayes, de leurs cultures et de leurs savoir-faire artisanaux. Dans leurs bibliothèques fut conservé ce qui restait de la littérature classique et contribua à l'émergence d'une nouvelle culture. Partout où, par la puissance de la Croix et de l'Évangile, une communauté humaine contrecarra la force centripète dispersant les humains, une lumière nouvelle se mit à rayonner avec une énorme force d'attraction. C'est le corps uni du Christ qui témoigne de Lui, et non ses membres dépecés.

Du fait de son caractère « humain, trop humain », l'Église est sans cesse menacée de décadence et de naufrage. Les périodes de déclin se succèdent les unes aux autres. *Ecclesia semper reformanda* : l'Église a toujours besoin de se réformer, et cette nécessité est souvent passée par un renouvellement de la vie religieuse. Ainsi, au X^e siècle, lorsque la papauté était à son niveau le plus bas et que l'on pouvait croire à la disparition du christianisme à Rome, ce fut la réforme clunisienne qui permit au monachisme de repartir. Le ressaisissement gagna alors, en Occident, l'Église et la culture tout entières.

Peu à peu, des abbés issus de Cluny furent élus papes. Un siècle plus tard, un nouveau mouvement monastique vit le jour en réaction à l'abbaye de Cluny, qui commençait déjà à se relâcher⁴³. Ce mouvement érémitique ouvrit à son tour la voie à la réforme grégorienne (vers 1050) qui allait libérer l'Église de l'influence du souverain. De nouvelles formes de vie consacrée, comme celle des cisterciens, des chartreux ou, dans les villes, des communautés de chanoines, participèrent aussi à ce mouvement de réforme et furent animées de la même ardeur missionnaire que les moines des siècles

43. Les initiateurs en furent Romuald (décédé en 1027) qui fonda Camaldoli, et Pierre Damien (décédé en 1072) qui fonda Fonte Avellana.

précédents. Plusieurs monastères furent ainsi fondés, notamment en Suède⁴⁴.

De même, d'autres périodes de crise ont vu l'émergence d'ordres nouveaux, tels les franciscains et les dominicains au XIII^e siècle, qui réagissaient contre le mode de vie trop luxueux des dirigeants de l'Église. Puis, en France, l'Église fut quasiment anéantie par la Révolution française qui exécuta les religieux et les prêtres ou les força à l'exil, réduisant la plupart des monastères à l'état de ruines. Mais tout renaquit au XIX^e siècle, comme par miracle. Bénédictins et dominicains revinrent grâce à des personnalités telles que Dom Guéranger ou Henri Lacordaire, et tout un fourmille-ment d'ordres nouveaux vit le jour, ouvrant pour l'Église un véritable âge d'or.

Notre époque n'est pas moins en crise que n'importe quelle autre époque de l'histoire. Toutefois, force est de reconnaître que jamais l'Église n'a aussi peu attiré et influencé la société occidentale qu'actuellement. Même si notre monde manque plus que jamais de communion véritable, peu sont ceux qui ont l'idée d'aller la chercher dans l'Église. Il est vrai que toutes les assemblées chrétiennes ne respirent pas forcément la communion. Elles peuvent en effet être parfois assez anonymes, ou bien – en tout cas en Suède – se réduire à des lieux de concerts, de conférences et autres événements culturels⁴⁵. Cela changerait tout si un noyau dur de personnes y priaient ensemble tous les jours, donnant ainsi à l'Église un visage humain.

Beaucoup ne voient l'Église que comme un grand appareil où résident d'innombrables prescriptions morales et des dogmes difficiles, le christianisme comme un fardeau de traditions et d'institutions. De véritables entraves à la vie

44. Les chartreux fondèrent un couvent à Mariefred. Du couvent cistercien de Clairvaux furent fondés des couvents à Alvastra, Nydala et Varnhem.

45. C'est particulièrement le cas dans l'Église protestante suédoise, très sécularisée.